

[Alors la pensée s'oublie et le geste dirige]

Il faut parfois, pour progresser, faire l'expérience de l'oubli. Désapprendre en quelque sorte. s'arracher aux savoir-faire aux règles et aux codes pour avancer à l'aveugle dans le

territoire d'une liberté qui met en péril nos conventions parcequ'elle nous entraîne sur des chemins non balisés.

Kafka parlant de la langue Yiddish notait que sa vivacité venait de son insoumission au joug de la grammaire et qu'elle tirait sa richesse de sa porosité aux autres langues qu'elle

croisait dans sa vie, ainsi que de sa capacité à s'appropriier les mots et expressions d'autres langues vernaculaires, en les amalgamant dans une prosodie polyphonique et polysémique.

Accueillir sans s'y perdre. Il y a quelque chose de cet ordre dans la peinture de Fabienne Gaston Dreyfus. D'abord laisser tomber les choses acquises, les habitudes, les tics de

fabrications, et donc oublier le dessin d'illustration qu'elle a pratiqué, oublier le dessin d'observation et les « bon rapports » de couleurs.

Dès lors le tableau devient un espace de déambulation où le trait peut se relâcher. Il se libère des intentions préconçues et la couleur n'y est jamais assignée à résidence. Le

dessin ici campe sur une frêle ligne de crête entre le décrit et le senti. La couleur serpente par inflexions, surgit par impulsions et s'offre comme des suggestions. Leur inachèvement délibéré nous invite à une rencontre visuelle qui se propose de continuer mentalement son chemin en nous. Les possibles linéaments et champs qu'elle suggère sont

laissés à la discrétion de notre imaginaire. Au jeu des analogies on pourrait évoquer à propos de ses peintures quelque chose des « impulse » de Cuningham et des « lignes d'erre

» de Deligny. Un territoire de jeu où l'ignorance acceptée est la source d'une intelligence des choses. Et d'une disponibilité à accueillir les pleins et les déliés du trait et de la couleur,

à marier leurs poussées et leur replis. En sachant changer de braquet, accélérer le rythme et mettre ses erreurs à profit. Car le monde n'est pas tout blanc ou tout noir. Il est fait

de zones d'ombre, d'esquisses et de repentirs. Il s'agit de laisser les aléas du « faire » modifier la marche des choses.

[Comme des corps en marche qui reconnaissent intuitivement leur présence en se rapprochant, s'attouchant se bousculant ou en s'aloignant. jeu de bowling ou de flipper où la

boule va percuter les quilles ou bien se faire ou bien se faire projeter frénétiquement contre les pots électrisés.]

Inachèvement nous écrit. Il nous faut revenir sur ce terme. Il ne s'agit pas de faiblesse mais d'un parti pris délibéré qui consiste à ouvrir le champ de la couleur sans l'enfermer dans la clôture d'une forme. Et à laisser cheminer le trait sans le figer dans les rets de la composition ou la pesanteur mimétique : De là ces blancs, ces filaments et ces

tourbillons qui prennent corps fugacement, le temps d'une apparition. Et quant figures il y a (ici un losange là un cercle), elles sont comme des comètes dans une constellation colorée qui virevolte entre ses zones d'expansion et de dissolution.

Les blancs sont ici à la fois silence, respiration et suspens. Ils sont l'en deçà du tracé et l'espace de son devenir. Les traînées de la couleur sont les fantômes de ses cheminements et l'annonce de son envol. Les couleurs sont légères comme une nuée....comme le rougissement discret que provoque un plaisir qui vous prend par surprise. Mais

aussi comme l'ombre d'un doute. Elles sont ce souffle qui va enbuer la surface trop polie d'une vitre.

[...La volonté est en retrait pour laisser place à l'émergence du tableau. Comme l'écriture d'une partition de forme, un ordre s'affirme au fur et à mesure de la construction du tableau. Il y a des erreurs mais pas de hasard. Les erreurs sont effacées et souvent la trace de l'effacement est laissée.]

Fabienne Gaston Dreyfus dénoue les fils de la peinture et du dessin pour laisser vacquer les choses à la lisière du lisible et du visible. Pour retrouver un éclat d'une vision dans les replis les plus ténus du trait, et l'intensité d'une émotion dans les frêles volutes de la couleur.

On est du côté de l'errance revendiquée, et du scintillement qui vient autant nous éclairer que nous aveugler. Son oeuvre campe du côté de la trace, de l'ébauche ou de l'écho.

elle configure un monde de visions fugitives et de signes fragiles.

Quelques artistes ont investi cette contrée où une trace porte en elle le souvenir d'un monde et la vivacité d'un sentiment, un griffonnage la mémoire d'un figure et une tache l'écho d'une couleur ; comme si la partie, le détail et le fragment portaient en eux l'infini du monde. Ce sont des univers où la ligne va prendre forme au gré de ses mouvements,

pour mieux s'en défaire et la couleur à la fois confirmer et démentir les figures qu'elle croise. Ils sont de ceux qui ont donné corps à l'informe et forme à l'illisible. Ils sont de ceux

qui donnent sa chance à l'autre face des choses. A des titres divers on pourrait croiser des figures comme celle de Paul Klee, Henri Michaux, Bernard Réquichot ou Cy

Twombly.

Fabienne a « désappris » pour mieux mélanger ses cartes : Celles que l'on bat pour changer la donne. Elle defait le fil des évidences, à la recherche de ce moment où tout peut se jouer entre le conçu et l'impensé. Dans son espace, le mouvement de la flèche importe plus que la cible, l'écho d'un cri plus que le sens d'un mot et la tache plus que la forme puisqu'ils sont l'enjeu même du travail. Dans ce territoire les quelques formes qu'on y croise sont des pôles qui attirent ou repoussent les lignes et les couleurs. Nous en deçà ou au delà de la représentation, quelque part entre le préssenti et le ressenti. Elle déploie une farandole dont on ne sait si elle accompagne l'aube ou le crépuscule.

[La présence simultanée du dessin et de la trace dans les fresques préhistoriques m'ont impressionné. j'imagine parfois la façon qu'avait ces hommes de peindre et me demande parfois comment ils ont pu allier virtuosité et archaïsme et créer des images d'une telle puissance universelle]

Philippe Cyrournik
avec la complicité de quelques notes de Fabienne Gaston Dreyfus (en italique)